

I

Dans le fond, Charlin devait être quelqu'un de sympathique.

Le jour où, pour lui annoncer sa mort, le téléphone de Tristan s'était mis à vibrer sur la table de la cuisine, on prenait le petit déjeuner. On n'avait pas encore eu le courage de finir la vaisselle de la veille, de plonger les mains dans l'eau trouble de l'évier où stagnaient, au-dessus des assiettes, l'éponge imbibée de détergent et, menacés de dissolution, les restes microscopiques du repas.

À moitié nu devant son café, Tristan, rivé sur le message comme pour être sûr de bien comprendre, avait répété *merde*, allumé une cigarette qu'il avait fumée jusqu'au filtre et, précisant sobrement

les choses à défaut de me tendre l'appareil, il avait dit : *Charlin est mort hier*.

On l'avait retrouvé seul chez lui, à proximité de son canapé, un verre presque vide sur la table basse – ce qui, jusque-là, n'avait rien de très surprenant –, mais avec les yeux exorbités et surtout une corde autour du cou.

Le jeudi suivant (on avait fait la vaisselle depuis, et j'avais pu prendre ma journée), on s'était levé plus tôt que d'habitude pour se rendre aux obsèques. Une fois sorti de la douche, Tristan s'était rasé de près ; il avait même changé de lame pour atteindre, au-dessus de la lèvre supérieure, la zone ardue de la moustache. Puis il avait enfilé son unique costume sombre, moi une autre tenue de circonstance, et, n'ayant pas envie de conduire, on était monté dans le train, juste avant que les portes se ferment.

J'avais vite repéré un duo de sièges libres, dans le sens de la marche. Pendant le voyage, quoique près de deux heures côte à côte, on n'avait pas trop su quoi se dire ; on s'était donc contenté de voir défiler le paysage qu'obstruaient des reflets dans la vitre. S'il n'y avait pas grand monde dans ce train, si même, durant tout le trajet, on eût entendu voler une mouche, l'annonce du ter-

minus, l'arrêt progressif du mouvement puis l'extinction de la mécanique avaient créé un soudain remous dans le wagon, une rumeur, même un miaulement de chat, des froissements de déchets et de vêtements, l'excitation des rares enfants saluant, d'un signe de la main, ceux qui les attendaient dehors.

À peine sur le quai, Tristan avait mis ses lunettes de soleil : il faisait beau, c'était déjà ça.

Le rendez-vous était à onze heures. Charlin serait incinéré, il n'y aurait pas de messe ni d'encens, pas de prêtre en chasuble mauve ; ça non plus, ça n'avait rien de très surprenant.

D'après le plan de la ville consulté avant notre départ sur l'ordinateur blanc qui avait peiné à afficher la page et les linéaments du quartier, le centre funéraire se situait à une demi-heure à pied de la gare, alors, d'un pas engourdi par les événements et le voyage, on avait marché, en suivant de près les indications d'Internet. Chemin faisant, quand il n'avait pas les siennes dans sa poche, Tristan me prenait parfois la main ; c'était tiède et plutôt léger, ça tenait lieu de conversation tout en servant de repère dans les rues désertes à cette heure, qu'on arpentait non seulement pour la première fois mais dans un état forcément un peu exceptionnel, en tout cas pas tout à fait normal,

au point que j'avais beau, à chaque croisement, vérifier l'itinéraire en jetant un coup d'œil sur le plan, on s'était laissé distraire par un panneau qui, au niveau du quatrième feu, indiquait une « cuisine centrale », sûrement l'organisme d'approvisionnement des cantines du coin, mais devant lequel, dans le doute, envisageant presque un détour, on avait fait une pause, le temps d'échanger un regard et une sorte de rire nerveux.

Une vingtaine de minutes plus tard, en face du vrai crématorium, on avait entendu claquer la portière d'une Fiat rouge et la mère de Charlin se racler la gorge en verrouillant le véhicule. Ce n'était pas le moment de me présenter, mais elle avait embrassé Tristan, répétant entre deux sanglots que ce n'était pas possible, *pas possible*, avant de traverser la rue pour rejoindre du monde devant l'entrée – peut-être une trentaine de personnes, dont deux, qui avaient pris le même train que nous, se tenaient un peu à l'écart –, son corps comme suspendu au chevalet qu'elle tenait dans une main et qui renfermait tant bien que mal (les bords souples de l'image s'échappant du triangle de bois) une photographie, plutôt récente, de son fils. J'avais repéré que, dessus, il portait son tee-shirt favori, à l'effigie d'un groupe de rock, celui qu'il avait le plus souvent sur lui quand on le voyait.

On était resté un moment dehors, sans parler à personne, jusqu'à ce qu'un type en costume rayé sorte du local pour indiquer le couloir B : *après le sas, la première sur votre droite, je vous prie*. Dans l'axe d'un rayon de soleil, la mère de Charlin était entrée en tête de la file que, l'étroitesse du couloir aidant, on avait fini par former et qui, ayant pris la première à droite, était allée se dissoudre autour du cercueil, près de ces pastiches de bancs d'église où personne, d'abord, n'avait franchement osé s'asseoir. Disons même que, dans le malaise général, avec des tableaux aux murs ou une coupe de champagne offerte, on se serait cru à un vernissage si le type en costume à rayures n'était pas revenu, s'il n'était pas monté sur l'estrade où il avait branché un micro avant de se poster devant le pupitre. Tristan et moi, pendant ce temps, on avait pris place au milieu de la pièce sans fenêtre, derrière la famille évidemment, pas tout à fait au fond non plus, bref à côté d'autres amis de Charlin, et peut-être de ses dernières conquêtes dont l'une au moins, m'étais-je dit en jaugeant les filles du coin de l'œil, s'appelait certainement Véronique, comme toutes les filles faciles.

Ce geste, Charlin, avait dit le type s'adressant au défunt lui-même, demeurera pour nous un mystère

et nous sommes là pour vous rendre un dernier hommage, en écoutant tous ensemble quelques-uns de ces morceaux qui vous plaisaient et que vous emportez désormais – et après le saxophone de Coltrane, on avait entendu Nougaro dérailler sur le lecteur de disques, la mère s'effondrer sur fond de « ah, tu verras, tu verras, tout recommencera »... – *Pour vous dire à quel point vous allez nous manquer maintenant...* Les pleurs de la mère (pour sûr, il allait lui manquer, Charlin ; elle était même en train de perdre tout ce qui lui restait puisqu'elle était déjà veuve et n'avait pas eu d'autres enfants) avaient redoublé, imprégné toute sa rangée : ça en faisait de la flotte au premier rang, de la flotte sale, presque une eau usée, ou de ces pluies troubles qui ne consolent de rien du tout.

En signe de paix, chaque membre de l'assemblée, ensuite, avait été invité à choisir une des roses qui, au pied de l'estrade d'où Charlin, posé sur son petit chevalet, nous regardait toujours, avaient été rassemblées en une énorme gerbe, et à la déposer sur le cercueil. Moi je déteste les roses, surtout en gerbe, surtout les rouges sombres qui tirent sur le marron, alors j'hésitais à accepter la proposition, ça me semblait un peu délicat, peut-être un peu trop me demander aussi, et le temps de la réflexion, pendant que les autres se

levaient en silence pour rejoindre le couloir central, j'étais restée assise sur mon banc, à tergiverser comme chaque fois que j'ai un choix à faire, à peser le pour et le contre, jusqu'à sentir le moment où c'était devenu trop tard, trop tard pour me lever à mon tour et faire la queue comme tout le monde. Fuyant, j'avoue, le regard de Charlin sur la photo d'autant plus perçant que les rangées s'étaient clairsemées, je m'étais concentrée plutôt sur les cheveux bouclés de Tristan qui, lui, évidemment – sans s'inquiéter ni m'en vouloir de ne pas me sentir lui emboîter le pas, se disant sans doute que bien qu'importante à ses yeux, nécessaire en pareilles circonstances, je n'étais qu'une pièce rapportée et qu'à ce titre, j'avais le mérite de la discrétion, bien le droit de ne pas faire comme les autres –, s'était glissé dans la file, suivant le mouvement d'ensemble vers l'estrade, prêt à cueillir une rose ridicule pour la jeter, si l'on résume, sur un coffre de bois dans lequel reposait un cadavre.

J'ignore combien de temps avait duré le défilé, combien de temps ça avait pu prendre pour que la gerbe en tant que telle disparaisse et qu'il n'y reste que quelques fleurs l'air rabougri par le recueillement, la moiteur ou l'affliction de la salle. Toujours est-il que chacun avait regagné, à peu

de choses près, sa place initiale et que, puisque personne n'avait prévu ou ne se sentait capable de prendre le micro pour rendre un hommage, on avait écouté le type à rayures lire solennellement *Le Voilier* de William Blake (décidément...), puis un autre morceau de musique, du rock cette fois – en tout cas dans le morceau, qui semblait vouloir chauffer le public et mettre de l'ambiance, il y avait de la batterie, des voix rauques, au moins deux guitares électriques –, à la fin duquel le maître de cérémonie, guettant sa montre d'un air soudainement pressé d'en finir, comme si, lui aussi, il avait un TER à prendre (plus vraisemblablement, il devait y avoir un autre macchabée et du monde en attente, couloir A), avait éteint en deux temps trois mouvements le lecteur de disques, le micro et, presque sans transition, les spots. On avait vite compris le message et on s'était dirigé vers la porte, avant d'emprunter en sens inverse le couloir baigné de lumière – ce retour à la lumière naturelle d'un coup, je n'avais pas pu m'empêcher de le trouver symbolique, signe que le monde retrouvait son ordre, que quelque chose redevenait chaud, vivant en moi – pour regagner la cour du crématorium où nos pas, les talons hauts de certaines filles, dont l'une au moins s'appelait sûrement Véronique, avaient fait crisser le gravier.

Les yeux gonflés, la mère de Charlin nous avait proposé de rester, de l'attendre pour qu'on rejoigne ensemble l'appartement de je ne sais qui, dans le même quartier : on y servait une collation, il y aurait même un buffet froid. J'avais bien envie d'un café ou d'un verre de blanc – pourquoi pas une tranche de jambon avec un peu de taboulé ? –, mais Tristan préférait prendre le premier train pour rentrer.

Tant pis si on loupait le buffet, on louperait déjà l'essentiel, la fin de l'histoire, ce qui n'avait plus grande importance car la fin de l'histoire, à ce moment-là, tout le monde la connaissait déjà, il n'y en avait plus d'autre possible et elle se résumait en deux mots : Charlin en désintégration, dans un four à neuf cents degrés.